

I

Au rez-de-chaussée, elle avait abandonné ses souliers dorés.

Elle monta l'escalier pentu et ouvrit la porte de la chambre de son père. Les tableaux avaient été décrochés, posés au sol et retournés contre les murs; sur les miroirs tombaient des voiles noirs et le lit clos était totalement vide. Une odeur de cire et de bougie se répandait dans la chambre. Quand Mamechleen, leur servante depuis trente-cinq ans au service des Rembrandt, avait-elle pu ôter tous les objets, tous les habits, tout le capharnaüm de son père?

Elle s'approcha du lit, inspecta les lattes de bois du sommier, remarqua des trous de vers, et s'agenouilla. De la fenêtre, elle avait vu les hommes, Jan Six en tête, accompagnant le corps du peintre. Elle imaginait le cercueil porté dans l'église et descendu dans une fosse sombre. Les cloches avaient sonné. Attentive, elle avait entendu leurs coups graves qui semblaient la frapper de plein fouet. Une lourde pierre avait refermé la tombe. L'après-midi, Mme Van Loo et sa petite-fille, Titia, Mamechleen, quelques voisines, ces femmes à qui il était interdit d'accompagner le mort, priaient ou parlaient pour oublier ce triste jour.

Puis quelques anciens amis étaient revenus à la maison de Rozengracht. Aux hommes on avait offert du genièvre. Ceux-ci ne purent s'empêcher de dire à Cornélia combien ils aimaient Rembrandt. Elle se tenait droite, distante, jugeait l'hypocrisie de chacun, car ces dernières années tous avaient dénigré son père et déserté leur maison. À l'exception du docteur Bueno et de l'apothicaire, Rembrandt, malade, ne recevait plus aucune visite. Ils la plaignaient, elle, la fille du peintre qui restait sans famille. Dominant son chagrin, elle laissait monter en elle la colère qui l'apaisait et, imperturbable, elle les accompagnait, l'un après l'autre, jusqu'à la porte.

Le soir, hommes et femmes ayant quitté la maison, un silence gris l'envahit. Alors une force mystérieuse propulsa Cornélia dans la pièce de son père où le lit vide appela son regard. Très vite, elle décida de monter vers sa chambre au second étage. Là elle saisit matelas, édredon et coussins ; portant son balluchon, elle redescendit en prenant appui contre les murs et en cherchant les marches que, pourtant, elle connaissait une à une. Puis elle entra dans la chambre de Rembrandt et installa son lit dans le sien. Sa tâche terminée, elle s'assit à même le sol devant l'alignement de châssis. Un long moment elle chercha à deviner le sujet des toiles. Soudain elle crut distinguer le portrait de Titus. Elle le retourna vers elle. Face à lui, elle murmura :

« Frère aimé, tu t'ennuies de tout ça ! Sur cette peinture tu as mon âge, tu es encore écolier, mais es-tu vraiment studieux ? Tes yeux se perdent, quel rêve écoutent-ils ? Toi, garçon sérieux aux longs cheveux bouclés, ton regard s'égare. Sur ton visage, je vois des

pleurs... Toi, l'extrêmement beau, pourquoi nous as-tu quittés? Malgré les convenances, mon frère, tu resteras face à moi. »

Une bougie à la main, elle continua d'espionner ce qui se cachait derrière les toiles sombres. La porte s'ouvrit et Mamechleen apparut. Front plissé, regard aiguisé, celle qu'elle appelait « nourrice » tempêtait. Cornélia n'aurait pas dû, c'était interdit; dissimuler les peintures faisait partie du deuil. La mort devait être respectée et elle l'obligeait à avoir plus de devoirs. La jeune fille répondit qu'elle refusait de se soumettre à cette coutume. Désormais elles étaient seules toutes les deux, donc personne ne le saurait! N'était-ce pas pour elle une manière d'être plus près de son père? Le temps d'usage passé, elle pourrait recevoir dans cette pièce.

Mamechleen, qui espérait avoir de l'autorité sur elle, la traita d'impertinente – le même caractère indomptable que Rembrandt. Comment pouvait-elle lui faire comprendre la loi commune? Et il y avait Titia, la fille de son frère Titus et de Magdalena Van Loo, tous deux disparus!

Un bébé braillard! Une nièce de rien! Un nourrisson orphelin qui n'avait pas encore un an! Pouvait-on parler d'une consolation? Assise sur le carrelage rouge, Cornélia cherchait toujours. Elle venait d'apercevoir un autoportrait du peintre. Elle le tournait face à elle: « Tu vois, il est signé de 1661. Rembrandt était né en 1606, il avait donc cinquante-cinq ans. Son fils Titus et Hendrickje ma mère l'entouraient encore. Ne ressemblerait-il pas à son père le meunier, dessiné au même âge? À l'époque Rembrandt portait le turban blanc des peintres où brillait une lumière dorée. Un tissu fin auréolait son front ridé. Ses sourcils se dressaient, ses yeux questionnaient. »

Mamechleen ne put s'empêcher de crier qu'elle devait remettre immédiatement ce tableau face au mur ! Cornélia répliquait que son père ne serait pas étonné. Il la comprendrait, lui qui savait tout, lui qui était un immense peintre et un vrai philosophe ! Pour elle, il s'était portraituré avec l'habit de bure brune de saint Paul tenant sur ses genoux la Bible. Rembrandt aimait le Livre, les livres, les carnets, les lettres ; il avait eu des amis poètes. Dans son regard, sa vie s'inscrivait comme il la racontait durant ses jours de maladie. Succès joyeux, mariage heureux avec Saskia, sa jeune et belle épouse tant aimée et tant de fois peinte. Trois petits naissaient, trois petits mouraient. Enfin Titus, le fils unique, grandissait. Mais Saskia épuisée s'éteignait. Époque sombre, seul avec Titus. Il y avait eu l'épisode de Geertje, mais cela ne comptait pas. Puis Hendrickje Stoffels, sa mère, entra dans la vie du peintre. Amoureux à nouveau, il dessinait, gravait, peignait, réalisait les tableaux qu'il souhaitait. Son modèle préféré était Hendrickje. Hélas, à cette époque, il ne pouvait payer ses dettes et bientôt la totalité de ses biens était vendue aux enchères. Ruiné mon pauvre papa ! Alors il se moquait de tout et de tous, énergique et obstiné il continuait de peindre. Ils vécurent pauvres mais heureux.

L'année passée, Titus, son fils adoré, mourut subitement de la peste, à vingt-sept ans. Il s'effondra. Auprès de lui, Cornélia remplaça son frère. Rembrandt et elle ne se quittèrent plus durant cette dernière année. Sur l'autportrait, ses yeux paraissaient la regarder. Mais que voulaient-ils lui dire ? Avait-elle été aussi prévenante que Hendrickje, sa mère ? L'avait-elle assez aidé ?

L'avait-elle assez aimé? Il devait lui pardonner, elle n'avait pu faire plus.

À sa nourrice, elle assurait que dans sa chambre elle s'ennuierait moins. Ses peintures cachées, elles aussi en deuil, celles qu'elle avait retournées et celles qu'elle retournerait encore, c'était lui. Il lui était indispensable, il la réchauffait. Une fois, elle l'avait vu satisfait devant sa *Fiancée juive*, comme il l'appelait. Il lui montrait les bulles de lumière, comme des perles transparentes, qui brillaient sur la manche dorée d'Isaac et sur la robe rouge de Rebecca. Récemment elle l'avait vu grandiose, peintre assuré lorsque le Médicis, venu de Florence, lui avait acheté deux autoportraits. Déjà il pensait à dépenser cet argent...

Silencieuse jusque-là, Mamechleen déclarait qu'on ne pourrait jamais lui pardonner et qu'elle avait vraiment un méchant caractère. Allait-elle seulement pouvoir s'endormir dans ce lit? Cornélia ferma les yeux. Des larmes glissèrent sur ses joues. À sa nourrice, elle répliqua qu'elle devait la consoler et essayer de diminuer sa peine. Mamechleen savait l'admiration qu'elle avait pour les peintures paternelles. Tout comme sa mère qui avait toujours soutenu Rembrandt, elle voulait défendre le souvenir du peintre dans cette Amsterdam ingrate et oublieuse. Sur les murs de sa chambre, Rembrandt avait disposé ses tableaux favoris. Il se sentait de plus en plus faible et elle prenait de l'assurance, elle choisissait pour lui. En désobéissant, elle se rapprochait... Mais il était inadmissible de n'avoir aucun sens de la tradition, aucun sens de la correction! la coupait Mamechleen, qui ajoutait que marcher un peu leur ferait du bien.

Des nuages s'effiloçaient au-dessus du canal. Les maisons de briques roses se serraient les unes contre les autres, leurs pignons à redents se dressaient en gradins vers un ciel blanc. Voûtée, la nourrice s'accrochait au bras de la jeune fille aussi grande qu'elle. Elles allaient, et le silence de la mésentente les accompagnait.

Dans la tête de Mamechleen, des images de Cornélia défilait. Elle venait d'avoir quinze ans. Avec la maladie et le décès de son père, on n'avait pas pu fêter son anniversaire ! Elle avait fait semblant de l'oublier. Quelle nourrice ! Elle observait souvent ses yeux en amande sombres qui lançaient facilement des éclairs. Ses joues comme des pommes rouges contrastaient avec son regard profond. Un nez légèrement retroussé et cette fossette coquine sur l'aile droite où s'inscrivait en creux un petit *j* lorsqu'elle souriait et rappelait le nom de son grand-père « Van Rijn » – c'était elle qui le disait –, des lèvres ourlées, sensuelles. Un grand front couvert de mèches folles et frisées. Sa chevelure rousse, en désordre malgré son bonnet blanc, descendait autour d'un cou fragile et ce cou liait un visage fin à un corps aux rondeurs d'enfance. Son rire en chapelet pouvait se terminer en cris. Elle riait par manque d'assurance et était hautaine par timidité. Depuis ses jeunes années, à cause de ses parents sans doute, elle se faufilait dans la maison comme un chat.

La gamine se cachait, errait, se déplaçait sans bruit, à l'affût, et était toujours présente où il le fallait pour connaître les bonnes ou les mauvaises nouvelles. Elle passait alors du rire aux larmes à une vitesse surprenante. Agile comme une hermine, elle pouvait se laisser entraîner par un geste ou une décision, tel Rembrandt, dans

une rage qui gonflait, éclatait et la dépassait. Une petite idiote qui avait encore beaucoup à apprendre ! Souvent son imagination l'emportait au-delà du raisonnable. À l'avenir, elle devrait la calmer, la remettre dans le droit chemin. Mais il lui faudrait astuces et ruses. Lorsqu'elle avait rencontré sa mère au même âge, celle-ci était soumise, silencieuse et sensible. Elle en avait fait quelqu'un.

À la hâte, Cornélia avait jeté un bonnet sur ses cheveux, mais sous sa cape brune elle portait col et manchettes de dentelle blanche qui agrémentaient sa robe dite à la française. De Rembrandt elle avait hérité le goût de la parure, des broderies, des bijoux. En ce temps particulier, elle avait oublié perles d'oreilles et bracelets. Souvent, sans boucles aux oreilles, elle se proclamait nue.

Elles allaient ; le canal sentait la vase. Seuls leurs pas résonnaient sur les pavés disjoints et sous les ponts on entendait des clapotis d'eau comme de courtes plaintes. Elles entrèrent dans une brasserie. Une assemblée d'hommes rougeauds et de femmes opulentes se réchauffait, bavardait, plaisantait, chahutait et riait. Elles ne voulaient pas être remarquées, aussi se glissèrent-elles à une table isolée et vide. Cornélia ne pouvait s'empêcher de penser : *Père a trop fréquenté ces estaminets, il s'y est usé. Il s'éteignait et elle ne le savait pas. Dans son lit, il bafouillait : « Peindre le sang caillé, le cramoisi, je veux mon nautile, mon arbre, mon art... »*

Elle exigeait de partir. Elle ne supportait pas ce lieu. Elle voulait s'en aller, quitter ces gens, abandonner cette cité, effacer cette journée.

Les deux femmes sortaient et se dirigeaient vers leur petite maison sur le Rozengracht. Mamechleen pensait

à Titia. Comment pouvait-elle faire comprendre à Cornélia que Rembrandt souhaitait élever sa petite-fille ? Un devoir envers Titus, son fils. Mais il n'en avait pas eu la force. Maintenant c'était à elle de le faire ! Bien entendu, elle connaissait la réponse : « Pourquoi moi ? Les Van Loo, ses grands-parents maternels, peuvent la soigner ! Pourquoi mon père a-t-il été rejeté par eux ? Pourquoi a-t-il été délaissé, abandonné par tous les autres ? » Ce qu'elle ne voulait pas entendre, c'était qu'à l'époque de sa prospérité Rembrandt avait dépensé sans compter. Quand il s'était trouvé au sommet de sa gloire, il n'avait pas su gérer sa fortune. Hendrickje, sa compagne, avait les pieds sur terre, mais elle n'avait aucun pouvoir sur cet homme et elle l'aimait trop ; il achetait sans cesse des œuvres d'art et des objets coûteux et invraisemblables qui encombraient toutes les pièces de la maison. Et elle le défendait, disant : « On ne peut pas peindre jour et nuit et compter ses deniers ! »

Mamechleen était entrée dans cette maison avec Saskia, la première épouse, il y avait trente-cinq ans. Rembrandt avait été très vite reconnu. Les élèves affluaient. Dans son atelier, il accueillait les notables d'Amsterdam qui venaient lui passer commande de portraits ; les ambassadeurs de l'Europe entière vantaient ses talents et achetaient ses tableaux. Son métier de peintre et de graveur le comblait, lui-même le répétait. Mais les années avaient coulé, les chagrins familiaux l'avaient marqué et il avait négligé de payer traites et factures accumulées.

Elles atteignirent le quartier du Jordaan et leur petite maison face au canal. Mamechleen ne put s'empêcher de demander à Cornélia où elle allait dormir. La jeune fille lui répondit que, désormais, elle se reposerait

chaque nuit dans le lit de son père. Elle était sa fille et avait hérité de sa force. Elle en était fière ! Au lieu de la gronder, Mamechleen devait l'aider à faire de cette pièce un salon où les plus beaux tableaux trôneraient. Mais elle promettait d'attendre la fin du deuil pour accueillir les visiteurs.

Elle monta dans sa nouvelle chambre et se coucha. Le lit clos du peintre l'enveloppa. Ses côtes serrèrent son cœur qui devint un caillou translucide à travers lequel passa une fine lumière... Elle s'endormit.



Trois hommes alignés attendaient, telles des momies, dans la salle où Rembrandt recevait amis et acheteurs. Le premier semblait éclater dans un pourpoint brun ; le deuxième était maigre comme un poteau dans son manteau noir ; le troisième, petit et fragile, portait la barbiche et disparaissait à l'intérieur d'un habit sombre au col blanc plissé. Cornélia entra, s'assit dans un haut fauteuil et salua les huissiers. Mamechleen s'était éclipsée ; derrière la porte elle espionnait et entendit une voix grave qui déclarait :

« Afin de régler la succession du sieur Rembrandt, nous devons procéder à un inventaire de son habitation. »

Il sortit un cahier et précisa :

« Le 29 octobre 1669, à 8 heures du matin, nous commencerons. »

Le deuxième, à la figure longue et maigre, au regard impénétrable et qui semblait vous tenir pour coupable, enchaîna :

« Nous noterons l'ensemble des biens – tableaux, gravures, dessins, meubles, objets, vaisselle, linge à blanchir... –, tout ce que contient cette maison. Nous devons en dresser une liste complète. »

Un long silence suivit. Mamechleen n'entendit que la respiration haletante du plus gros qui continua :

« Ce recensement se fera pièce par pièce et permettra d'enregistrer votre héritage, mademoiselle Cornélia Rembrandt Van Rijn, et celui de l'enfant Titia Van Rijn, la fille de votre frère. »

Cornélia ne put s'empêcher de répliquer que ce n'était qu'un bébé de un an !

« Justement ! Tous les biens du sieur Rembrandt seront décomptés et partagés entre vous et elle. Par cet inventaire, ils seront protégés jusqu'à vos majorités respectives, à vingt-quatre ans. C'est la loi de nos Provinces-Unies, poursuivit l'homme au visage en lame de couteau d'un ton étouffé mais autoritaire. »

Timidement elle les questionna à nouveau sur la date de leur venue.

« Dans trois jours, mademoiselle. »

Elle osa demander un délai de sept jours tenant compte des bouleversements dus à la mort de son père. Les huissiers s'interrogèrent du regard. Cornélia les observa, l'indifférent gourmand, le redoutable de cruauté, le rêveur débonnaire, tous trois assis alignés ; elle vit le dessin à l'ironie mordante que Rembrandt aurait pu crayonner. Elle reprit la parole et murmura :

« Perdre mon père a été pour moi... »

Sa voix se brisa. Le plus petit hocha la tête et Mamechleen entendit :

« Nous acceptons un délai de sept jours, nous serons donc là le 2 novembre au matin. Durant ce temps, nous vous demandons de laisser en l'état toutes les pièces de cette maison. Vous ne devez toucher à rien. Au revoir, mademoiselle. »

Ils sortirent. Cornélia demeura sans bouger, effrayée par leurs mots glacés.

Après cet inventaire, tous les biens de son père allaient-ils être vendus aux enchères comme il y a des années? Elle se souvenait encore d'une salle remplie de personnes élégantes. Elle devait avoir huit ans et, tout à coup, son épinette fut exposée sur l'estrade et mise en vente. On lui volait l'instrument de musique sur lequel sa mère et elle s'accompagnaient lorsqu'elles chantaient toutes les deux. Hendrickje et Titus lui avaient souvent raconté ces jours terribles pour Rembrandt durant lesquels toutes ses acquisitions et de nombreux trésors entassés, des peintures de valeur, italiennes et flamandes, ainsi que ses propres œuvres avaient été dispersés, adjugés pour des sommes dérisoires.

À cette vente, Titus rêvait de racheter un miroir appartenant à son père. Muni de ses économies, il lança courageusement la dernière enchère, et le commissaire-priseur lui attribua ce bel objet encadré d'ébène. Quand il alla le chercher, il le prit avec douceur, avança, mais le miroir se brisa entre ses mains. À cette époque, sa mère répétait souvent que le malheur planait sur eux.

Inquiète, Cornélia pensa que la première personne à prévenir était l'oncle Willem, le frère aîné de son père, meunier à Leyde. Il devait pouvoir lui expliquer ce qui allait se passer. Mamechleen voulut la rassurer et

proposa de l'accompagner dans la ville natale de Rembrandt ; elle refusa, prétextant y être souvent allée avec son père.

Au port, il fallait sauter dans la barge, et à Leyde le moulin se dressait à deux pas de la Wittepoort, sur le quai qui longeait le bras du Vieux Rhin. Aujourd'hui, sa nourrice devait l'aider à se débrouiller seule ; il lui fallait apprendre à se présenter et à parler comme sa mère le faisait autrefois. Bien qu'hésitante devant ses arguments, la vieille Mamechleen les accepta.

Très tôt le matin, le froid cernait la ville. Cornélia serrait sa cape, cachait son cou dans un châle et regrettait d'avoir mis des perles, deux glaçons qui pendaient à ses oreilles. Du bateau, elle observa un pêcheur. Ses doigts maigres lançaient le filet. L'homme jetait vers elle un regard las. Il ressemblait à un personnage de la Bible et ses yeux gardaient une tristesse bleue. Lorsque le coche démarra, elle lui fit un signe de la main. Sur la rive, des chevaux efflanqués tiraient l'embarcation. Elle se dirigea vers l'intérieur du bateau et s'assit sur le banc de bois. De sa sacoche, un cadeau de son frère, elle sortit le dernier carnet de dessins de Rembrandt. Elle le feuilleta, vit l'esquisse d'un autoportrait : visage boursoufflé, yeux perdus, comme il était dans son lit lorsqu'il murmurait : « Laisse-moi dessiner, laisse-moi dessiner encore... » Avec une douceur insoupçonnée, elle lui répondait : « Tout à l'heure je te donnerai ton crayon à mine d'argent. Père, personne ne veut t'empêcher de dessiner mais le docteur Ephraïm Bueno exige que tu te reposes. Dors un petit peu, s'il te plaît. » Oserait-elle à son tour tracer quelques traits ou quelques mots sur

les pages laissées blanches ? Elle ne s'en sentit pas le courage. Sur une feuille vierge, elle découvrit qu'il avait écrit d'une main tremblante : *À qui a servi cette comédie qui s'enfuit ? Et qu'en restera-t-il ?*

Glacée, elle s'empressa de ranger le cahier. À ses côtés était assise une jeune femme dont le mari semblait être capitaine de vaisseau. Il ne cessait de parler à un marin qui les accompagnait. L'épouse approuvait chacun de ses propos. Ils riaient, ils gloussaient plutôt, et ne la voyaient pas. Face à elle, il y avait encore deux hommes habillés de longues robes de velours et coiffés de turbans blancs ; ces hautes coiffures l'étonnèrent, tant elles semblaient tenir en parfait équilibre sur leur tête et accompagnaient leurs mouvements sans bouger d'un pli. Près d'eux étaient posés de riches manteaux de fourrure. Ils échangeaient des livres et elle écoutait leur sabir incompréhensible. Sans doute faisaient-ils partie de ces étudiants étrangers qui se rendaient à la célèbre université de Leyde ? Rembrandt aurait-il aimé les peindre ? Dans sa ville natale, n'en avait-il pas rencontré et ceux-ci ne ressemblaient-ils pas à quelques personnages de ses tableaux ?

Le temps lui parut long. Elle avait l'impression qu'une menace grave, qu'elle ne maîtrisait pas, pesait sur ses épaules. Transie, elle débarqua à Leyde et se dirigea vers le moulin. Son père débordait d'anecdotes sur son enfance. Il était né dans cette ville, huitième et avant-dernier. Après lui, sa sœur Lijsbeth, dont il avait peint le portrait et à laquelle, disait-il, elle ressemblait : « Les mêmes joues rebondies et la même chevelure épaisse et désordonnée... » Hélas, Lijsbeth était morte jeune. Lui, petit garçon vif, espiègle, moqueur, dans cette large rue il

avait joué. Il avait couru dans la campagne, il connaissait tous les environs de Leyde et avait fait des farces qu'il aimait raconter : un jour, tandis qu'il se trouvait perché haut dans le foin, du sol une fille de son âge l'appela ; alors il lui répondit en pissant sur elle ! Pourtant, à l'école, c'était un excellent élève qui étudiait le latin et le flamand. Chaque soir, avec sagesse, il écoutait son père lire un passage de la Bible. Sa mère l'imaginait en professeur, en avocat ou en médecin. Toujours joyeux mais passionné de dessin, un crayon en poche, un autre à la main, il dessinait sur ses cahiers, sur ses livres, sur les gazettes, sur tous les bouts de papier qu'il trouvait. Il croquait des moulins, des mesures, des bateaux, des arbres, il faisait le portrait de ses parents, de ses frères et sœur. Fier de son fils, Harman Gerrits l'inscrivit à l'université, mais Rembrandt la quitta rapidement pour entrer dans l'atelier d'un talentueux peintre local, Jacob Van Swanenburgh, puis il passa six mois chez Pieter Lastram, maître réputé. Bouille ronde, nez retroussé, cheveux roux et frisés, il choisit la peinture alors qu'il était doué pour les études. Et il riait, donnant l'impression d'avoir joué un bon tour. Vite, il apprit les pigments, l'art du paysage et des personnages et se révéla un disciple doué. Lui et son ami Jan Lievens firent l'admiration de leur maître, qui leur prédit un avenir brillant. Puis à Leyde, dans le moulin paternel, il ouvrit un atelier et reçut quelques élèves. Il n'avait pas vingt ans.